savent pas s'en servir. On ne saurait dire le succès de cette Bible; il a dépassé celui de tous les ouvrages écrits dans le même esprit; mais que ne peut l'esprit de parti ! Lorsqu'on a voulu en faire connaître la tendance et montrer qu'elle était plus funeste que celle de Funk d'Altona, dont l'indiscrète impudence prémunissait contre le travestissement des doctrines, le parti rationaliste s'est échauffé comme si l'on eût touché à l'arche sainte, et les disputes dont elle a été la cause à plusieurs reprises ont assuré son succès matériel (1).

(1) La plus récente disputeest celle qui s'est allumée, en 1840, dans le Holstein, et à laquelle ont pris part le célèbre probst de Kiel, Claus Harms, et l'archidiacre de cette ville, M. Wolf. Elle a fourni au professeur Pelt, de l'université de Kiel, l'occasion de publier quelques-unes de ses leçons académiques sur le protestantisme, le supernaturalisme, le rationalisme et la philosophie spéculative, où, parmi des choses vagues et trop peu concises, on en trouve beaucoup d'excellentes. Le rationalisme s'est entre autres très ému de ce que le judicieux Pelt disait que le protestantisme, pour être une religion, devait être évangélique, et qu'il ne pouvait être évangélique sans sa conformité avec les articles fondamentaux des confessions de foi. C'est aussi dans l'une de ses leçons que le savant professeur définit avec bonheur la tradition, « l'esprit chrétien de l'histoire du monde ».

CHAPITRE XVI.

Réaction du strict luthéranisme à l'occasion du jubilé de la réformation. — Thèses de Harms. — Polémique à leur occasion.

Le rationalisme, maître du terrain dans le domaine de l'Eglise et ayant assez gagné la faveur de l'opinion publique pour se croire désormais à l'abri de toute attaque inquiétante, se disposait à célébrer le jubilé de la réformation au milieu de la joie que lui causaient ses triomphes, et n'aiguisait d'autres armes que celles dont il voulait essayer le tranchant contre le jésuitisme du midi de l'Allemagne, qui lui devenait ombrageux. Tout-à-coup une voix se fait entendre dans le sein du luthéranisme lui-même qui le rappelle au combat, et voilà que, pris au dépourvu, il emploie à l'égard des vrais enfans de la réforme qui se souviennent que c'est à Luther qu'ils la doivent, et non à Semler ou à Lessing, ces flèches empoisonnées qu'il avait destinées à un autre usage. Lorsque l'on consulte ce déluge de brochures que firent naître les thèses de Harms, on ne comprend pas que des hommes, revêtus d'un caractère honorable, se soient permis contre le représentant fidèle des doctrines de Luther les injures que le libéralisme français de la restauration

n'eût pas voulu employer contre les jésuites du pouvoir. C'est qu'il n'y a rien de tel qu'un théologien en colère pour dépasser toutes les bornes même des plus simples convenances! Il ne pense pas alors qu'il fournit à ses adversaires des armes redoutables contre le vide de ses opinions. Tu te fâches, donc tu as tort, lui dira avec l'auteur dramatique toute personne qui sera restée impartiale observatrice des débats.

L'auteur de cette levée de boucliers contre le rationalisme dominant, qui eut un retentissement bien plus profond que celle de Hamann et de Claudius, est un homme que ses adversaires mêmes ne peuvent s'empêcher d'estimer, lorsqu'ils ne sont pas juges et parties, chez lequel on est forcé de louer les brillantes qualités du prédicateur, lorsqu'on veut bien les juger sous le rapport littéraire, et non d'après son propre point de vue théologique. Cet homme c'est Nicolas Harms, alors archidiacre, aujourd'hui probst de la ville de Kiel. Né en 1778 dans un village du Holstein, où son père était meunier de farine, il s'occupa des affaires de son père jusqu'à ce que la mort de celui-ci lui eût laissé la liberté de se vouer aux études théologiques. Que d'autres aient la singulière fantaisie de lui reprocher les occupations de sa jeunesse, c'est un motif de plus pour l'homme éclairé, et en général pour tout homme droit, de rendre hommage à ce qu'il y a de beau dans la vie de ce théologien. On sait qu'il est entouré à Kiel du respect et de l'amour de ses concitoyens, et que le temps qui a calmé l'effervescence des passions, l'a fait juger avec équité, même par ceux qui avaient

combattu ses thèses. En effet, le prédicateur de la cour de Weimar, qui rédige, comme on le sait, *la Bibliothèque critique des prédicateurs*, toute vouée au plus exalté rationalisme, terminait un de ses articles, en 1836, par ces paroles qui peignent si bien le théologien dont nous nous occupons : « Harms possède le génie du cœur; c'est du sentiment qu'il reçoit la poétique de son éloquence; et si l'on voulait reduire en système cette poétique, qui est si éloignée de tout système, on ne saurait lui trouver un souverain principe plus complet que cette parole de l'orateur lui-même : « Le cœur a son propre entendement « et ses propres expressions. » « De là cette pittoresque variété d'images, ce langage fort de simplicité et d'énergie, ces élans d'une hardiesse entraînante, ce ton de l'âme qui pénètre, frappe et enlève; mais de là aussi *les usurpations du sentiment qui se met à la place des raisons;* de là quelquefois des couleurs au lieu de pensées, la lumière qui éblouit au lieu de celle qui éclaire; de là, en un mot, toutes les qualités qui charment, et ces défauts qui souvent charment aussi, car l'homme, par un instinct de vérité, peut aimer jusqu'aux imperfections d'une nature naïve. (1) » Tel est le théologien brillant d'individua-

(1) Cette biographie de Harms est fort bien traduite dans la *Revue germanique*, année 1836, et renferme des analyses de plusieurs discours qui donnent une idée du genre et du talent du prédicateur. Pourquoi aucun éditeur français n'a-t-il encore eu l'heureuse idée d'unir en faisceau les plus remarquables discours de cet homme distingué? Joints à un choix que l'on ferait dans les œuvres oratoires de Reinhard, Schleiermacher, Ammon,

lité et de talent, qui, à l'occasion du jubilé, se demande si ce que l'Eglise luthérienne va célébrer comme une fête, est la destruction de la parole de Dieu par le rationalisme, ou le rétablissement de cette même parole divine aux dépens des traditions de la papauté; fouillant dans les archives de la réformation, il ne lui est pas difficile de prouver que le rationalisme n'est que de fraîche date, et que sa physionomie, quelque parée qu'elle soit chez plusieurs de ses adeptes, n'a rien de commun avec la noble simplicité de la foi chrétienne. Pour rappeler au peuple allemand le véritable esprit dans lequel le jubilé devait se célébrer, il lança dans le public 95 thèses qui reproduisaient textuellement la doctrine des réformateurs sur la nature corrompue de l'homme, sur la faiblesse de la raison humaine, etc., le tout avec la même crudité d'expressions qu'on eût employée au seizième siècle. Disons d'abord que le but du jubilé ne pouvait être que la conquête par le protestantisme du principe du libre examen en matière de religion, et non la fête anniversaire des livres symboliques; se tromper ainsi sur la nature de la fête et avoir de plus la maladresse de soutenir des doctrines sur la corruption totale de la nature humaine, que Luther n'avouerait plus de nos jours, c'était prêter le flanc aux coups du rationalisme et les nombreux satellites de ce principe ne les lui épargnèrent pas. Dans le voisinage même de Kiel, à Schleswig,

Dräseke, etc., ils feraient connaître à la France un genre d'éloquence très distinct de celui des prédicateurs français, et dont catholiques et protestans pourraient peut-être faire leur profit.

à Altona et jusque dans les paroisses soumises à sa juridiction, on réclama contre la résurrection des doctrines d'un autre siècle; un nommé Meyer (1) s'écria même, dans le feu de sa colère : « Plutôt Tetzel que Luther!! » Il cherchait ensuite à prouver, ce qui n'était pas le plus difficile, que les fatales thèses n'étaient ni bibliques, ni conformes aux livres symboliques. Ne valait-il pas mieux commencer par cette argumentation? Venaient ensuite d'autres déclarations sur les principes de Harms, touchant les forces de la raison humaine, et on a le bon goût de répéter que ce sont là des capucinades philosophiques. Un autre de ces furieux, du nom de Schultze, écrivit que tout ce qui n'appartenait pas au parti des obscurantins devait se déclarer l'adversaire de la plus grande partie des principes de Harms, parce qu'il avait eu l'art d'entasser dans ses thèses tout le fatras mystique de Goetze. Quant à lui, Schultze, il interroge tous les écrivains qui couvrent les rayons de sa bibliothèque et les fait tomber d'accord avec sa manière de penser, quoi qu'ils soient entre eux de la trempe d'esprit la plus diverse; c'est en effet Gellert, Kant, Spalding, auxquels il fait dire quelque grosse plaisanterie en société de Shakspeare et de Jean Paul; puis il frappe sur les bœufs superorthodoxes (*superorthodochsen*) et les déclare vaincus (2).

(1) *La raison humaine, sur et contre les* 95 *thèses de M. l'archidiacre Harms*, par Meyer, Schleswig, 1818.

(2) *Dialogues dans une chambre d'études*, ou les 95 thèses, brandons de discorde de l'archidiacre de Harms; en deux parties. Kiel, 1818. Il est agréable de pouvoir dire qu'un professeur

Plus sérieuse et certainement plus logique fut la lettre qu'adresse à l'archidiacre de Kiel, Ammon, par l'entremise du *Magasin pour les prédicateurs*, qu'il rédigeait alors. Il lui disait entre autres choses : «Vous déclarez que la vérité est seule votre souveraine, et je prends la liberté de placer en tiers mon amie l'impartialité, pour nous servir de guide dans la recherche de la vérité. La raison humaine, que vous déclarez n'être d'aucune utilité en matière de religion, ne fut, il est vrai, jamais considérée comme un principe constitutif de la religion par les théologiens pieux, qui n'étaient pas étrangers à la science. Ils ont presque toujours enseigné qu'elle est sans puissance pour la connaissance vivante de Dieu et pour le mouvement extérieur de la nature; qu'elle a besoin de faire usage pour cela de l'expérience et de l'histoire; elle ne peut donc apprendre que de Dieu ce qu'il est pour nous, ce que nous sommes par lui et ce que nous devons devenir par lui. Mais on soutenait avec justesse que la raison devait être le principe régulateur et l'organe de la religion. Chaque vérité, même dans le domaine religieux, est pour chacun de nous la représentation d'un être et de quelque chose de vivant d'après les lois de notre nature raisonnable.

de droit à Kiel, le docteur Falk, répondit à ces enfans perdus du rationalisme avec beaucoup de calme et de dignité, et leur prouva que les livres symboliques, loin d'être un joug et une marque de servitude, servaient au contraire à garantir le peuple des interprétations arbitraires des ecclésiastiques (*Lettre à M. le conseiller de consistoire Boysen sur*, etc...., par Falk, professeur de droit.

Ainsi, science et foi deviennent chose possible par l'action régulière de notre pensée et de notre jugement; mille passages de la Bible parlent de cette connaissance naturelle de Dieu, que chaque raison humaine non corrompue est contrainte d'admettre, comme nos yeux confessent l'existence du soleil qu'ils contemplent; Luther lui-même se représentait l'acte de la révélation comme la manifestation de Dieu dans la conscience des saints hommes, parce qu'il ne voulait pas que l'on honorât la Bible comme étant une image tombée du ciel, mais comme un livre riche en vérités divines. C'est de là que provenait aussi la considération des pères de l'Eglise pour les idées religieuses de Socrate et de Platon, qu'ils regardaient comme découlant d'une inspiration supérieure; de là le jugement du pieux et savant Melanchthon sur la valeur des connaissances de Dieu qui nous viennent de la nature et de la raison; de là cette richesse d'instructions profondes, puisées dans la théologie de la nature par des sages depuis Aristote jusqu'à Reimarus; de là les appels puissans qui sont sortis de la bouche du savant Chemnitz, pour unir l'étude de la théologie rationnelle aux doctrines de la foi chrétienne; de là enfin l'accord des philosophes des plus diverses écoles dans ce principe que « sans la présup- « position d'une révélation interne et divine par le « moyen de notre propre raison, on ne pourrait pas « connaître si une révélation extérieure est digne de « Dieu. » « La question des rapports de la raison avec la révélation a donc parfaitement le même intérêt que le problème des rapports de la liberté humaine avec la

grâce divine. De même que celui qui nie l'une, se jette dans les bras de l'ultra-prédestination avec toutes ses horreurs; de même celui qui sépare la foi d'avec la raison se reconnaît pour ultra-supernaturaliste qui rend impossible dans notre âme toute liberté de prendre une chose pour la vérité, et ouvre par là une large porte au fanatisme. L'expérience commune apprend, il est vrai, que plus la foi est profonde, plus la science est faible; et plus malade est la foi, plus la science étend son domaine. Quant à moi, je ne crois pas que ce soit la volonté de Dieu, mais bien celle des hommes qui en est la cause, et par conséquent c'est sur eux que la faute retombe. Un bon peintre essaie d'abord son talent à tracer des lignes, puis à représenter l'air et les ténèbres, et enfin la lumière jaillissant du sein de l'aurore; beaucoup se contentent de dessiner toute leur vie à la craie noire. Que veut-on que j'y fasse (1)? » Puis, s'appuyant sur ces principes, Ammon passe en revue les principales propositions de Harms qui sonnent mal à ses oreilles et en fait ressortir l'irrationnabilité. Schleiermacher lui-même se crut obligé de prendre en main la défense de la raison contre l'archidiacre de Kiel, et l'on regrette de ne pas trouver dans cet écrit de l'illustre professeur de Berlin ce tact des convenances qu'il gardait si bien dans d'autres occasions. Il lui était permis, tout en confondant l'exagération de Harms avec les principes qu'il défendait, d'appeler les thèses « des fusées volantes et des feux

(1) *Magasin*, etc., t. IV, 193-197.

d'artifices, qui ne durent qu'un instant, » mais ce qu'il ne devait pas se permettre, c'était d'appeler hypocrisie une conduite que la conscience seule de Harms lui avait suggérée. Le ton ironique que prend ensuite Schleiermacher, lorsqu'il laisse entrevoir l'espérance de voir Harms revenir à de plus saines idées, contraste fort avec le sérieux de ses autres écrits et fait faire de tristes réflexions sur cette nature humaine dont Schleiermacher prétendait défendre la dignité contre Harms. Ce qui afflige d'autant plus, c'est qu'une brochure suivit bientôt la première, et la surpassait tellement en invectives, qu'Ammon se crut obligé de prendre la plume pour rappeler à l'ordre celui que l'on commençait déjà à considérer comme l'oracle de la théologie moderne (1). Néanmoins, ces thèses furent, en effet, des fusées, si l'on considère qu'elles ne furent pas adoptées comme base de l'enseignement; mais il faut le dire aussi, elles portèrent un grand nombre de personnes à examiner de près la question; sous ce rapport leur influence dure encore, car c'est depuis cette époque que l'on voit se multiplier en Allemagne les ouvrages qui expliquent, appuient et développent les propositions que Harms avait le premier rappelées avec feu; les ouvrages mêmes de Luther, depuis longtemps oubliés, n'ont cessé depuis cette époque d'alimenter la presse allemande qui les reproduit continuellement.

(1) Voir l'écrit intitulé : *A M. le prédicateur Ammon sur son examen des thèses de Harms*, par F. Schleiermacher, Berlin, 1818 et *Réponse d'Ammon*, etc. Hanovre, 1818.

CHAPITRE XVII.

Union des deux églises luthérienne et réformée. — Triomphe du nouveau syncrétisme.

Cependant, le troisième jubilé de la réformation eut un autre résultat d'une grande portée. On reprit le projet, tant de fois conçu et si souvent oublié, de réunir en une seule Eglise les deux fractions du protestantisme qui divisaient l'Allemagne, et cette fois on y parvint dans presque toutes les localités.

On se souvient de l'observation de Leibnitz touchant cette division des deux Eglises; elle ne pouvait plus subsister depuis que le principe de la liberté d'examen en matière de religion, seulement renfermé en germe dans l'établissement de la réforme, était devenu le point de ralliement des rationalistes en majorité dans tous les partis. Quel spectacle vraiment singulier n'eussent pas présenté des hommes qui avaient banni tout élément surnaturel de la religion chrétienne, et qui, aux yeux du peuple, auraient pourtant continué à professer des doctrines qui ne pouvaient entrer en accommodement avec celles d'autres chrétiens. Les plus raisonnables des deux partis le sentirent, et les gouvernemens se prêtèrent de bonne grâce à des arrangemens qui favorisaient leurs intérêts. Déjà le gouvernement prussien avait cru,

depuis la restauration, pouvoir mieux se concilier l'affection des membres des deux communions protestantes en les réunissant tous dans une même église; mais les bons moyens n'avaient pas été employés, ou peut-être les esprits n'étaient pas assez bien préparés. Il faut un certain temps pour que la logique de quelques-uns devienne celle du grand nombre. Il était nécessaire que l'abondance des écrits que l'on publierait sur les avantages de la réunion portassent la conviction chez ceux que les principes du rationalisme, et même du protestantisme en général, n'auraient pas encore ébranlés. Car le protestantisme, comme principe, ne s'appuyant que sur la parole de Dieu, et non sur des livres symboliques, il s'ensuit que, puisque la diversité d'opinions est tolérée dans le sein d'une communauté, il n'y a pas de raison pour qu'on n'étende pas la tolérance sur une plus longue échelle. Ainsi, tant que le règne des livres symboliques aurait existé, l'union eût été une monstruosité; mais leur autorité une fois mise de côté, lorsque luthériens et réformés se reconnaissaient tous comme frères au moyen du seul principe de chercher sa foi dans la seule parole de Dieu, des hypocrites seuls, ou des ignorans pouvaient s'opposer à une réunion qui laissait à chacun la liberté d'interpréter à son gré cette parole divine. Malgré mon désir d'être constamment sur mes gardes en fait de jugement à porter sur des faits auxquels ont pris part des hommes d'une si haute considération, il est impossible de ne pas voir, par le caractère qu'avait pris le rationalisme, que l'indifférence pour le dogme fut pour plusieurs

un motif de détermination; quand on sait que les hommes les plus distingués et les plus moraux d'entre les rationalistes de l'époque ne voyaient plus dans les Eglises établies que des restes de la superstition dont la réformation n'avait pas assez fait justice, et que Tzschirner, par exemple, ne reculait pas devant l'idée que l'Eglise chrétienne pouvait comporter toutes les opinions, comme le paganisme avait comporté toutes les classes des divinités enfantées par l'imagination des poètes, une séparation entre luthériens et réformés eût été un non-sens, un véritable anachronisme, et leur réunion était commandée par le simple bon sens. C'est ce qui fit qu'après tant d'essais infructueux dont l'histoire a été souvent retracée (1), il fut répondu honorablement à l'appel que le gouvernement prussien fit aux protestans d'Allemagne; l'union se forma, comme un fruit mûr de l'époque, en Prusse, dans le grand-duché de Bade, dans celui de Darmstadt et de Nassau, et un peu plus tard dans quelques autres localités, sans que l'opposition ait été bien forte. Les moines indifférens, de même que ceux qui y prirent une part active par un effet de leur conviction religieuse, Schleiermacher, par exemple, croyaient que l'union après tout pouvait n'être qu'extérieure, c'est-à-dire dans l'administration temporelle des églises, tout en conservant une foi individuelle dont on ne devait compte qu'à Dieu. Stendel

(1) Le meilleur écrit de ce genre, en français, est celui de M. Tabaraud : *Histoire critique des projets formés depuis trois cents ans pour réunir les communions chrétiennes.* Paris, 1824.

et Tittmann deux supernaturalistes décidés, combattirent, au contraire, cette mesure, et ne voulaient, disaient-ils, qu'une union de cœurs; mais ils confondaient deux choses essentiellement distinctes, l'unité de la foi et l'unité des principes qui tendent à l'acquérir. La première s'accorde parfaitement avec l'idée d'une église, une et sainte, et ne devrait jamais s'en séparer; mais dans l'état actuel des choses, cette unité de la foi est devenue une impossibilité; il faut donc prendre tous les moyens propres à l'atteindre insensiblement, et la rupture des barrières qui séparaient extérieurement les luthériens et les réformés peut amener un avenir où l'unité de la croyance s'harmonisera avec l'église qui la reflétera dans son sein. Puisse cet heureux temps devancer même nos espérances, et non-seulement les enfans de la réforme, mais aussi ceux des deux autres grandes communions chrétiennes, se réunir tous ensemble pour adorer le même Dieu et l'invoquer sous la protection du même Rédempteur! La prospérité des peuples est attaché à cet événement plus qu'on ne pense. Qui ne sait tout ce qu'une unité de vues, en matière de religion lorsque le zèle est éclairé, a de puissance pour épurer les sentimens, ennoblir les âmes, former les grands caractères. Si l'harmonie dans les pensées d'un individu est chose si désirable, pourquoi ne travaillerait-on pas à l'établir dans la société des intelligences?

Cependant le dogme de la consubstantialité et de l'ubiquité de la sainte Cène, que l'on sacrifiait de fait dans la réunion, n'avait pas été tellement pulvérisé par le rationalisme, que l'on n'y tînt encore dans

quelques localités, et c'est à cause de ce dogme principalement que les luthériens de Brême refusèrent de communier avec les réformés, et que par là l'union ne put se réaliser dans cette ville libre. A Breslau, le docteur Scheibel se mit à la tête d'une communauté assez considérable de stricts luthériens, et s'opposa énergiquement à une réunion qu'il disait être trop exclusivement l'œuvre de l'indifférence religieuse. Mais la dissidence s'est peu-à-peu effacée, et l'église évangélique n'attend plus que l'apparition de quelques hommes supérieurs, qui sachent tout disposer pour le succès d'une plus grande réunion que demandent tous les amis de la religion et de l'ordre.

A propos de protestations, j'aurais dû rappeler qu'une voix connue se fit distinguer entre toutes les autres pour blâmer la mesure que le gouvernement prussien s'efforçait de faire prévaloir; c'est celle d'Ammon, qui a eu le privilège de se mêler à toutes les questions un peu importantes de son époque et de n'avoir jamais réuni les suffrages d'aucun parti. Dans l'affaire des thèses de Harms, Schleiermacher lui avait reproché avec beaucoup de fierté de n'avoir que des opinions malléables, et même de transplanter le jésuitisme dans les églises protestantes; ici encore on lui demandait, si c'était en vertu de l'unité de la foi qu'il combattait la réunion, ou seulement parce qu'elle devait avoir lieu sur d'autres bases que celles qu'il avait désirées. Ammon répondit qu'une réunion où l'on ne partait pas d'un principe chrétien, écrit sur les bannières de tous, ne pouvait aboutir qu'à un pêle-mêle politique dont on ne pourrait plus se tirer,

et qu'il craignait que l'indifférence, qui était le mobile de plusieurs dans cette affaire, ne produisît de nouvelles sectes et ne fortifiât les progrès du piétisme. Quant à la fusion de toutes les dissidences dans un seul et même sentiment, il avait trop de philosophie, il comprenait trop les droits de la vérité pour ne pas désirer la réalisation d'une œuvre à laquelle il avait cherché à coopérer, à sa façon, par son ouvrage sur le christianisme qui tend à prouver qu'il doit devenir la religion universelle et être représenté dans le monde par une monarchie dont les tendances n'effaroucheraient jamais la liberté. Pour réaliser cette belle œuvre, Ammon prétendait qu'il fallait beaucoup de patience et de charité, et que cela valait mieux que tous les efforts de la puissance civile. Sans être du nombre des indifférens, on aurait pu dire à cet écrivain, que ces exhortations sont excellentes quand il s'agit de la vie morale des individus que l'on parvient beaucoup plus à améliorer par la douceur, la patience et la charité, mais qu'à de certains maux sociaux il faut de grandes mesures qui aident les malades à savoir du moins comprendre leur état.